



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales - Case postale 2346, 1950 SION 2 Nord - CCP 19-43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

LE TEMPLE

II— CONSTRUCTION RELIGIOSO - HUMANITAIRE.

CHAPITRE VII

LA RELIGION AMÉRICAINE.

M. Bargy fait remonter les origines de la religion américaine à l'époque où, sur d'autres indices, nous avons reporté nous-mêmes les origines de l'humanitarisme, c'est-à-dire aux XVII^e siècle «Le christianisme américain, dit M. Bargy, a reçu des premiers colons son caractère. La colonisation par les Puritains date de leur émigration en Hollande où ils vécurent douze ans avant de passer en Amérique. C'est en Hollande qu'est né le christianisme américain. La première Église protestante du Nouveau-Monde, celle de Plymouth (1620), ne fut autre que l'Église de Leyde fondée en 1608 aux Pays-Bas par des séparatistes anglais sous la conduite de John Robinson. L'histoire de l'Église de Leyde, c'est déjà l'histoire des Églises d'Amérique : «un effort vers plus de tolérance pour plus de solidarité». «Le traité de la communion religieuse, écrit en 1612 par Robinson, est le premier témoignage d'un esprit nouveau en religion...

Quel est cet esprit nouveau en religion? On vient de le dire, c'est un esprit de tolérance en ce qui concerne le dogme, afin d'arriver à une plus parfaite solidarité. C'est donc un esprit humanitaire. «La religion des Puritains est faite pour l'homme et non pour Dieu. Ils sont dévots de la religion en ce qu'elle a de social, ils négligent ce qu'elle a de dogmatique».

Ce fut d'abord comme un instinct qui gagna l'une après l'autre toutes les sectes protestantes résidant en Amérique. De 1820 à 1830 ce devint, avec Channing, un système philosophique qui prit le nom d'Unitarisme. Son auteur le caractérise : «Une religion qui refuse de se définir». Son seul dogme est l'indifférence aux dogmes. «Nous n'avons suivi qu'un système : exclure la controverse». Ayant ainsi écarté la Vérité révélée, il fit de sa religion une philanthropie : «Le perfectionnement de l'homme par le perfectionnement de la société».

De 1830 à 1840 se forma le groupe des Transcendantalistes. «A côté des Unitaire et plus haut qu'eux, dit M. Bargy, ils incarnent ce qui

caractérise l'Amérique : l'union du *sentiment* chrétien et de la raison positive; ils reconcilient l'esprit évangélique et l'esprit rationaliste en les faisant servir tout deux à l'action sociale. Conciliateurs par excellence, ils personnifient l'horreur américaine des controverses et des polémiques... Ils concilient toutes les contradictions apparentes : chrétiennes et rationalistes. Ils sont typiquement américains».

Après avoir passé des Puritains aux Unitaires et des Unitaires aux Transcendantalistes, le christianisme américain a trouvé son terme dans la «Société de culture morale», «Society for Ethical Culture». C'est le type de l'Église sans dogme. Elle n'enseigne plus à mourir, mais à vivre ; elle est une école d'énergie pratique qui fait, du perfectionnement de l'homme par le perfectionnement de la société, l'objet même du christianisme transformé. En un mot, le christianisme dans la transformation que la religion américaine veut lui faire subir, ne sera rien autre chose que le socialisme.

«La vraie forme et la forme vraiment moderne de la religion, dit un jeune publiciste italien, M. Guillaume Ferrero, c'est le socialisme». Ce que le socialisme aspire à réaliser, c'est proprement «le royaume des cieux» sur la terre ; c'est le rêve de l'universelle fraternité dans l'universel amour. Ce n'est point après la mort, ni dans une autre vie, dont celle-ci ne serait que la voie douloureuse, mais sur terre et demain, que le socialisme promet à ses adeptes la réalisation du royaume des cieux... Ce qu'il y a de certain, c'est que ces espérances n'étant pas conçues comme immédiatement réalisables, mais dans un avenir indéterminé, l'enthousiasme qu'elles inspirent à ceux qui les partagent est lui tout seul une manière de religion.

«Dans le socialisme comme dans le christianisme, dit M.G. Ferrero, le sentiment fondamental du disciple est la foi. Si les mouvements religieux consistent essentiellement dans le culte passionné d'une idée, le plus manifeste des mouvements religieux du temps présent est celui de ce socialisme qui, dans l'attente de la rédemption finale, ne travaille uniquement qu'à la propagation de son principe».

CHAPITRE VIII.

(à suivre)

Mgr DELASSUS «Le problème de l'heure présente»

“Les Indiens devant la Conquête : servitude ou libération” ?

“LA CIVILISATION AZTEQUE”

Cette Conférence de Mr Bernard LUGAN⁽¹⁾ a été extraite du livre "UNE CROIX SUR LE NOUVEAU MONDE" qui est le recueil des exposés donnés à l'Université d'été sur le sujet : "LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE" Cette Université, organisée par Renaissance Catholique à Méridy en août 1992, a réuni plusieurs personnalités, historiens, journalistes, professeurs...

Le problème des rapports entre les Européens et les Amérindiens est empoisonné par la légende noire de la destruction systématique des populations par les conquérants. C'est-à-dire par le tiers-mondisme de gauche et par l'indianisme de droite. Les sociétés amérindiennes, nous dit-on, étaient des sociétés paradisiaques, et ces sociétés ont été heurtées de plein fouet par les “abominables” conquistadors espagnols, bientôt suivis par les Hollandais, les Anglais et les Français.

L'homme blanc est donc présenté comme coupable d'avoir détruit des sociétés et des civilisations, car nous vivons dans un monde où toutes les civilisations et toutes les sociétés sont mises sur le même pied. La civilisation aztèque est ainsi présentée comme une civilisation accomplie, qui aurait dû continuer à vivre si le choc de la conquête ne s'était pas produit :

Qu'en est-il en réalité ? Avant de répondre à cette question, il convient de faire cinq remarques préliminaires :

Tout d'abord, les populations amérindiennes ne sont pas originaires d'Amérique ; elles sont apparentées au groupe mongol oriental, et sont venues d'Asie orientale aux Amériques durant le dernier épisode glaciaire de ces 30 derniers millénaires. Peuplant l'immensité de l'aire orientale, elles vivaient de la chasse et de la cueillette et poursuivaient les troupeaux, les hordes de grands mammifères qui se déplaçaient dans ces régions. C'est probablement en poursuivant ces hordes qu'elles franchirent ce qui n'était pas encore le détroit de Behring mais un isthme.

A cette époque (ère méso-américaine), le Nouveau Monde était un immense glacier recouvrant les Montagnes rocheuses qui s'abîment dans le Pacifique et zébrant le continent américain du Nord jusque dans la région de l'Amérique centrale. A l'est se trouvait un autre glacier qui était le prolongement de l'Irlandais canadien. Entre les deux se trouvait un passage sur l'emplacement de l'actuel Nebraska et s'étendant jusqu'à l'Illinois : c'est par ces régions que se sont engouffrés les vagues amérindiennes venues d'Asie.

Deuxième remarque : Au moment de la Découverte, l'Amérique — à l'exception de la région de l'Amérique centrale — était un monde de basse pression démographique et ce pour une raison très simple : en dehors de celles d'Amérique centrale et des Andes, les populations amérindiennes étaient composées de chasseurs-cueilleurs-récolteurs qui avaient besoin d'espaces immenses pour survivre. Toute l'histoire de l'Amérique et de l'Amérique du Nord est celle de la tentative de contrôle des territoires de chasse par ces populations.

Troisième élément : A l'exception du Mexique et des hauts plateaux des Andes, les populations amérindiennes n'avaient pas atteint le stade du Néolithique ou, si ce stade avait été atteint, il n'était pas complet. Certaines de ces populations pouvaient connaître l'agriculture — en général la culture du maïs — mais il s'agissait le plus souvent de populations qui ne connaissaient qu'un élément du néolithique et qui étaient en permanence soumises à une carence carnée. Celle-ci expliquait le cannibalisme qui était largement répandu sur le continent américain. Certaines peuplades connaissaient quelques formes d'élevage : le dindon, le cochon d'Inde, le chien, le lama ou la vigogne, mais les Amérindiens n'avaient pas développé de véritables pratiques d'élevage. En revanche, en Amérique centrale, l'agriculture était développée : la plupart des légumes que nous connaissons aujourd'hui ont été inventés dans la région du Mexique : les tomates, les courgettes, les haricots ainsi que le maïs.

Quatrième constat : La religion de la plupart de ces peuples était une religion sanglante qui tournait autour du culte du soleil. On retrouve cette constante chez presque tous les peuples américains : la lutte entre les forces de la nuit et les forces du jour, un bras de fer entre les puissances de l'obscurité et les puissances de la clarté. Le soleil a besoin de sacrifice, de sang, et doit être nourri pour pouvoir se lever le matin et apporter aux hommes sa chaleur et sa présence bienfaitrice. Ceci est un élément tout à fait important que l'on retrouve dans la plupart de ces cultures indiennes et les peuples indiens n'ont que cet élément culturel en commun : tout le reste les sépare.

C'est le dernier point important : il n'y a pas d'unité du monde indien. Du nord au sud du continent, les populations sont divisées en centaines de tribus qui parlent des langues différentes. Elles sont en état de guerre perpétuelle et c'est cet état de guerre permanent qui va expliquer la conquête. Car — et c'est une constante sur ce continent — les tribus vont voir dans les Européens des alliés potentiels qui vont leur permettre de triompher des tribus voisines qui sont leurs adversaires.

La faiblesse des Conquistadors.

C'est au mois de décembre 1492 que Colomb croise au large de l'île d'Haïti qu'il baptise Hispaniola. Les Amérindiens qu'il avait rencontrés jusqu'alors sur les premières îles abordées par sa flottille étaient des récolteurs d'huîtres qui vivaient dans un état tout à fait primitif. A Hispaniola, les populations indiennes sont plus évoluées, dans la mesure où elles pratiquent un minimum d'agriculture. Au moment où Colomb arrive dans ce monde Caraïbe, celui-ci est un monde perturbé, un monde désolé, parce qu'il subit les razzias d'Indiens cannibales venus du continent sud-américain, probablement de la région des Guyanes actuelles (le terme “cannibale” vient de là... : les premiers indiens que Colomb rencontre désignent sous le nom de “Canniba” les indiens Caraïbes qui sèment la désolation). Tout l'arc des Antilles est sur le point d'être conquis par ces Indiens cannibales, qui débarquent sur les îles, tuent la population, mangent les hommes et les enfants, capturent les femmes, les engrossent et les mangent ensuite.

Tel est le premier cadre dans lequel les Espagnols rencontrent les populations du Nouveau Monde. On comprend donc que leur arrivée ait moins été ressentie par les Indiens comme une menace que comme une promesse de libération.

Quelques années après cette première installation dans la région des Caraïbes, les premières reconnaissances seront faites sur le littoral de l'Amérique centrale; et, après

(suite page 11)

(1) Maître de Conférences à l'Université de Lyon III, Bernard Lugan est l'un des meilleurs spécialistes français de l'Histoire de l'Afrique. Il a publié notamment “Histoire de l'Afrique du Sud”, “Afrique, histoire à l'endroit”, “Bilan de la décolonisation” et “Histoire du Maroc”. Il enseigne actuellement sur la condition des Indiens en Amérique latine à l'époque pré-colombienne.

celles-ci, les premières tentatives de prise de contrôle. Or ces premières tentatives sont faites par les Conquistadors, qui ne sont qu'une petite poignée d'hommes. Car nous devons avoir cette idée sans cesse à l'esprit : ce sont quelques centaines d'hommes qui vont conquérir les immensités de l'Amérique Centrale et de l'Amérique Andine. Si l'on se reporte aux effectifs de l'époque, on constate en effet que les troupes des Conquistadors sont totalement dérisoires au point de vue humain. En effet, Cortès n'a jamais disposé de plus d'un millier d'hommes et Pizarre de plus de 500 hommes. Ce qui fait qu'au total, si l'on additionne les troupes de Pizarre et les troupes de Cortès, ce sont 1'500 hommes qui se sont lancés à la conquête de ces régions immenses !

Des hommes qui ont vécu une vie intense et souvent une vie très courte car les pertes furent colossales, causées par les maladies, les accidents et la guerre elle-même. Prenons un exemple : lorsque Cortès est obligé d'évacuer Mexico, après ce que l'on a appelé la "noche triste", il perd les trois-cinquièmes de ses troupes et se retrouve donc avec deux-cinquièmes seulement de son contingent.

Et pourtant, rien ne fera reculer ces Conquistadors. Notons que ceux-ci ne sont pas forcément tous Espagnols : il en vient de toute l'Europe qui sont flamands, italiens, français, portugais. Il y a même quelques Allemands. Parmi eux, on trouve des hommes expérimentés, parfois des hommes qui ont fait les campagnes d'Afrique (la "Reconquista" s'est à peine achevée en Espagne que les chrétiens ont déjà débarqués en Afrique) des soldats qui ont fait les guerres d'Europe, les guerres d'Italie, des hommes rodés à tous les combats. Ces hommes sont partis, bien sûr, portés par l'idée d'aventure mais aussi, et ceci est essentiel, parce que l'idée de la conversion des païens les anime.

Lorsque ces premiers Conquistadors arrivent sur le littoral du Mexique, cette idée va encore se raffermir. Parce que le contact qu'ils vont avoir avec les populations locales tend à leur laisser penser qu'ils sont en présence de rites totalement diaboliques. Quand on lit les récits des premiers Conquistadors, on constate que deux idées les hantent tout à fait : la sodomie institutionnelle pratiquée par les Indiens et le culte des idoles sanglantes et sanguinaires qu'il convient de mettre à bas.

Parmi les récits laissés par les premiers Conquistadors, l'un est tout à fait étonnant et je le citerai souvent : il s'agit de Bernal Diaz del Castillo qui est une source tout à fait considérable et pas suffisamment utilisée. Diaz del Castillo dit ainsi : *"Dès le débarquement, nous avons assisté à tant de cruautés, tant de turpitudes ; chaque jour, les indiens sacrifiaient devant nous, trois, quatre, cinq hommes dont le sang couvrait les murs. Ils coupaient bras, jambes, cuisses et les mangeaient, comme chez nous, la viande de boucherie. Et ils vendaient la chair au détail, dans leurs marchés"*.

Ces Conquistadors, peu nombreux, ont conscience de l'immensité du territoire à conquérir, en même temps que de leurs faiblesses. Ils savent qu'ils sont dos au mur et que s'ils perdent, personne ne viendra les aider. Cortès le sait très bien qui, avant de marcher sur Mexico, va haranguer ses hommes dans ces termes suivant le récit de Diaz del Castillo :

"Nous savons déjà à quelle aventure nous allons. Avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous devons toujours être vainqueurs dans toutes les batailles et rencontres. A ceci, nous devons être prêts et nous y préparer comme il convient, où que ce soit. Chaque fois que nous serons vaincus (que Dieu ne le permette pas) ils nous sera impossible de relever la tête, nous serons perdus. Nous sommes peu nombreux et nous ne tiendrons aide et secours que de Dieu. Il nous reste nos courages et notre vaillance à combattre".

Les Espagnols savent ce qui les attend. Ils savent que s'ils perdent, ils vont subir le sort qui est infligé aux captifs indiens. Et ce sort n'est pas très enviable, comme nous le dit encore Diaz del Castillo.

Entre le 20 mai et le 13 juin 1521 lors du second siège de Mexico, 67 Espagnols sont pris par les Indiens. Et les hommes de Cortès assistent depuis leur camp au sacrifice de leurs camarades, sans pouvoir rien faire. Voici comment Castillo nous décrit la mise à mort de ses camarades qui sont prisonniers :

"On entendit le tambour, les conques, les cornets et les trompes qui l'accompagnaient. Et le son de ces instruments était si triste et si lamentable que nous regardâmes vers le haut du temple d'où il venait. Et nous vîmes que par grandes bourrades, avec des coups de bâton, ils poussaient au sacrifice ceux de nos compagnons qui avaient été capturés. Quand ils avaient dansé, ils les couchaient sur les pierres du sacrifice et avec des grands couteaux d'obsidienne, ils leur fendaient la poitrine. Et sortaient leur cœur tout bouillonnant pour l'offrir aux idoles. A coups de pied, les corps étaient ensuite jetés au bas des marches où des bouchers indiens les attendaient. Les chairs étaient mangées. toutes ces cruautés nous les avons vues de notre camp, nous n'étions pas loin d'eux, et nous ne pouvions rien faire pour les secourir".

Les Espagnols sont donc face à une réalité : ils vont vaincre ou ils vont mourir. Mais comment vont-ils vaincre, avec les effectifs dérisoires dont nous avons parlé et qui ne pourraient rendre explicables la rapidité et la relative facilité de la conquête ?

Reprenons les chiffres : lorsque le 10 février 1519 Cortès quitte Cuba, il emporte avec lui 17 canons, 17 arquebuses, 32 arbalètes ; il a 500 hommes et 16 chevaux. Lorsqu'il brûle ses vaisseaux à la Vera Cruz et marche vers Mexico, il part avec 400 fantassins, 15 cavaliers et 7 canons. Pizarre, de son côté, lorsqu'il va se lancer à la conquête de l'Empire Inca part avec 27 chevaux et 180 hommes. Il est bien évident que, dans

ces conditions, ce n'est pas la supériorité numérique des Conquistadors qui va expliquer cette conquête.

Est-ce la puissance de feu ? certainement pas. Nous vivons dans des mondes qui sont ceux de l'humidité, où les armes rouillent et où la poudre est toujours mouillée. Les techniques d'emploi des armes à feu à l'époque, sont des techniques qui sont très lentes : il faut du temps pour recharger les armes. Ce ne sont pas les dix-sept arquebuses de Cortès qui vont pouvoir faire face à la terrible mêlée tribale de l'armée aztèque.

Car celle-ci est une armée redoutable : le jeune Aztèque est guerrier dès sa naissance, et les Aztèques développent la civilisation de la guerre, l'honneur de la guerre. Les Aztèques ne se débandent pas ; ce sont des conquérants, qui ont vaincu toutes les populations du plateau d'Anahuac et du Mexique central. Ce ne sont pas les 17 arquebuses qui mettent un long temps à être rechargées qui vont faire la différence. Les chevaux vont surprendre les Amérindiens dans la première phase de la guerre, mais Cortès ne dispose que de 12 ou 14 chevaux et ils vont être bientôt tenus en respect par les Aztèques grâce à leurs longues lances.

Si nous mettons en rapport l'armement aztèque et l'armement espagnol, nous constatons que des deux côtés nous sommes quasiment à égalité : les Espagnols disposent de leurs arbalètes et de l'acier de Tolède ; de l'autre côté les Aztèques se servent de l'épée à lame d'obsidienne terriblement tranchante. Les Aztèques disposent de la fronde, qui va presque contrebalancer l'arbalète, et surtout de l'énorme avantage numérique. Entre les Espagnols et les Aztèques, le fossé technologique n'est pas tellement important : d'un côté nous avons affaire à la troupe médiévale, et de l'autre côté à l'armée protohistorique, mais il n'y a pas de handicap total, il n'y a pas de fossé énorme.

Ce qui va surtout expliquer la conquête, c'est un élément qui est interne au monde indien. Ce qui va expliquer la conquête, c'est que le monde amérindien s'est lui-même déchiré, s'est lui-même détruit. Parce que le monde amérindien n'existe pas. Parce qu'il faut parler des mondes amérindiens. Et parce que certains peuples amérindiens ont trouvé dans les Espagnols, des alliés qui venaient les sauver des sanglantes théocraties qui les écrasaient.

Il est certain que les Conquistadors espagnols eussent été immanquablement balayés, submergés sous le nombre, s'ils n'avaient pas bénéficié de l'aide, du renfort de ces effectifs indiens qui leur ont permis, dans de nombreux cas, d'être plus nombreux, que les forces qu'ils affrontaient. La haine qu'avaient suscitée les conquêtes aztèques était telle que tous les peuples soumis ont vu dans les Espagnols des libérateurs. Pour le monde indien soumis aux Aztèques, l'arrivée des Espagnols fut une divine surprise, un soulagement et une libération. Une libération de quoi ? Une libération de la tyrannie.

(à suivre)

LE CHRIST ROI DES NATIONS

Le Père A. PHILIPPE C.ssR.

Le catéchisme des Droits Divins dans l'Ordre Social.

JÉSUS-CHRIST, MAÎTRE ET ROI !

DIXIEME LEÇON

LES CHATIMENTS INFLIGES PAR DIEU AUX PAYS ET AUX NATIONS QUI ABANDONNENT LE SEIGNEUR.

Quatrième question. — Vos remarques me semblent très justes. — Ne pourriez-vous pas confirmer vos enseignements par des paroles et des doctrines formulées par les Autorités qui gouvernent l'Eglise ?

Réponse. — Les Papes et les Evêques ont parlé très clairement et se sont prononcés sans hésitation. Dans sa première encyclique le Pape Pie XI écrit : « Bien avant que la guerre mît l'Europe en feu, la cause principale de si grands malheurs agissait déjà avec une force croissante par la faute des particuliers comme des nations, cause que l'horreur même de la guerre n'aurait pas manqué d'écarter et de supprimer, si tous avaient saisi la portée de ces formidables événements. C'est pour s'être misérablement séparés de Dieu et de Jésus-Christ que de leur bonheur d'autrefois les hommes sont tombés dans cet abîme de maux; c'est pour la même raison que sont frappés d'une stérilité à peu près complète, tous les programmes qu'il échafaudent en vue de réparer les pertes et de sauver ce qui reste de tant de ruines. Dieu et Jésus-Christ ayant été exclus de la législation et des affaires publiques, les lois ont perdu la garantie de sanctions réelles et efficaces... » Dans son allocution consistoriale du 24 décembre 1917 Benoît XV déclare solennellement: « Comme le dérèglement des sens précipita un jour des cités célèbres dans une mer de feu, ainsi de nos jours l'impiété de la vie publique, l'athéisme érigé en système de prétendue civilisation ont précipité le monde dans une mer de sang... » Le même Pape dans la même allocution affirme que « les calamités présentes ne prendront point fin tant que le genre humain ne sera pas retourné à Dieu. » Léon XIII et Pie X ne parlent pas autrement. Parmi le Evêques le Cardinal Mercier a fait entendre sa voix dans une lettre pastorale restée célèbre : la leçon des événements. Il y est dit : « Les crimes publics seront tôt ou tard punis... » et dans la même pastorale : « La violation du Jour du Seigneur, les abus du mariage offensent Dieu assurément, mes Frères, et justifient son courroux. Mais il n'en faut point douter, le principal crime que le monde expie en ce moment, c'est l'apostasie officielle des Etats et de l'opinion publique. » Et encore : « Aujourd'hui les hommes investis de la mission de gouverner les peuples sont ou se montrent, à bien peu d'exceptions près, officiellement indifférents à Dieu et à son Christ. Je n'incrimine pas les personnalités respectables qui, pour ne pas provoquer au mal plus grave se soumettent loyalement à la situation amoindrie qui leur est faite; c'est cette situation même que j'envisage et au nom de l'évangile, à la lumière des encycliques des quatre derniers Papes, Grégoire XVI, Pie IX, Léon XIII, Pie X : Je n'hésite pas à déclarer que cette indifférence religieuse qui met sur le même pied la religion d'origine divine et les religions d'invention humaine, pour les envelopper toutes dans le même scepticisme, est le blasphème qui, plus encore que les fautes des individus et des familles, appelle sur la Société le châtement de Dieu. »

Cinquième question. — Quels sont les châtements dont Dieu frappe les Nations coupables ?

*Réponse. — Toutes les calamités qui peuvent amener les Peuples à la réflexion servent à l'accomplissement des desseins de Dieu. La guerre, les maladies, les catastrophes de tout genre et par dessus tout les calamités d'ordre intellectuel et moral peuvent les atteindre et les amener à résipiscence. Notre Seigneur Jésus-Christ nous parle de tous ces fléaux, Il parle surtout du grand malheur de l'aveuglement. S'adressant aux Juifs : *Ce peuple ne comprendra pas, dit-Il, parce qu'il ne peut comprendre et il ne peut comprendre parce qu'il veut ne pas comprendre.* C'est dans le sens d'un châtement social, qu'il faut entendre ces paroles. Rien n'est affreux comme d'être soi-même la cause de son malheur par suite d'incompréhension. Les Juifs - et Jésus-Christ leur en fait le reproche - ne comprennent pas qu'Il est le Messie, Fils de Dieu. Or, il n'y a pour la Nation juive qu'un moyen de salut : la reconnaissance et la profession de la Messianité et de la Divinité de Jésus-Christ. Cependant, le peuple juif s'obstine dans une volonté arrêtée de ne pas comprendre qu'il en est ainsi et Dieu lui parle de la sorte : *O peuple qui êtes mon Peuple, il n'y a pour vous qu'un moyen de Salut : Jésus-Christ. Acceptez-le et vous êtes sauvés. Et le Peuple répond : Je ne veux pas comprendre qu'il puisse en être ainsi.* Et Dieu de répliquer : *Puisque vous voulez ne pas comprendre : j'accepte votre volonté, vous ne comprendrez pas. C'est là le châtement que je vous inflige.* Ainsi en est-il de la Société Catholique de nos jours. Pour sauver l'Ordre Social et les Peuples, ceux-ci doivent commencer par comprendre que Jésus-Christ seul est leur Salut. Or, ils ne veulent pas comprendre qu'il en est ainsi. Dieu se conforme à leur volonté obstinée. Ils ne comprennent pas, ils ne voient pas et ils ne peuvent plus voir en Jésus-Christ, seul, leur Salut : c'est leur châtement. A ce point de vue général, s'en ajoutent bien d'autres, d'ordre plus spécial. On ne comprend pas qu'il faille supprimer dans l'Ordre Social les principes du Droit Moderne, les grandes libertés modernes. On ne comprend pas qu'il faille refuser à chacun sa liberté d'opinion. On ne comprend pas qu'il faille, malgré tout, s'opposer à l'invasion des principes pervers et qu'il faille favoriser la seule vérité catholique. On ne comprend pas une foule de choses. Tout cela porte le caractère et la marque du châtement qui frappe les Pays et les conduit à leur perte. Léon XIII écrit en 1881 : « Par une conséquence fatale de la guerre faite à l'Eglise, la Société civile se trouve actuellement exposée aux dangers les plus sérieux, car les bases de l'Ordre public étant ébranlées, les peuples et leurs chefs ne voient plus devant eux que des menaces et des calamités. » Le même Pape écrit encore : « De tous les attentats commis contre la religion catholique ont découlé et découleront sur les Nations des maux graves et nombreux. » En voilà bien assez sur la grave question du châtement social.*

Abonnements

Ecclésiastique	: Fr 15.-
Normal	: Fr. 30.-
Soutien	: Fr. 40.- et plus